

LA POÉSIE, UNE CULTURE DE L'INSOUMISSION ?

La poésie est-elle / peut-elle / doit-elle être engagée ?

Pour certains, c'est le contenu de l'œuvre qui détermine son impertinence, sa révolte, ou même son idéologie. Pour d'autres, la poésie est par essence une révolte et n'a pas à se soucier d'un éventuel message ou de didactisme.

Pour en discuter, nous avons invité le poète Frédéric Adam, qui soutient que l'acte poétique est en lui-même subversif et qu'il n'y a donc pas d'engagement proprement dit à identifier dans un texte libre. Distinguer une poésie politique d'une expression "gratuite" ou "éthérée" reviendrait à imposer une typologie forcément normative...

Avançons que la poésie engagée - qui ne saurait être dissociée d'une certaine mise en danger de son auteur (Villon a mal fini !) - peut assumer de nombreuses fonctions : elle sert à révéler la réalité, à convaincre les hommes d'adhérer à une cause ou encore à mettre en garde contre l'oubli. Dans ce dernier cas, c'est alors aussi le travail sur la mémoire qui entre en jeu, donc une valeur d'universalité.

Citons par exemple cet extrait d'un texte de Nâzım Hikmet, intitulé *Aux écrivains d'Asie et d'Afrique*, écrit en 1962 :



— J'ai chanté tout l'été pour les amoureux ; la bise est venue... Je chante à présent pour les opprimés et les vaincus !

Adolphe Willette, « *Ma cigale* »,
Le Courrier Français (couverture) du 5 novembre 1893

« Mes frères
En dépit de mes cheveux blonds
Je suis Asiatique.

En dépit de mes yeux bleus
Je suis Africain.

Chez moi, là-bas, les arbres n'ont pas d'ombre à leur pied
Tout comme les vôtres, là-bas.
Chez moi, là-bas, le pain quotidien est dans la gueule du lion.
Et les dragons sont couchés devant les fontaines
Et l'on meurt chez moi avant la cinquantaine
Tout comme chez vous là-bas.

En dépit de mes cheveux blonds
Je suis Asiatique.
En dépit de mes yeux bleus
Je suis Africain.

Quatre-vingts pour cent des miens ne savent ni lire ni écrire
Et cheminant de bouche en bouche les poèmes deviennent chansons.
Là-bas, chez moi, les poèmes deviennent drapeaux
Tout comme chez vous, là-bas »

Vers libres ou vers rimés, il serait faux de cantonner l'acte poétique à une contemplation hors du monde, presque un refuge spirituel devant les turpitudes du temps. Or, certains poètes utilisent la forme versifiée pour graver dans le marbre leurs cris d'alarme ou leur dénonciation politique. Ainsi le vieil Hugo, dans *Melancholia* ;

« Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,
Innocents dans un baigne, anges dans un enfer, Ils travaillent.
Tout est d'airain, tout est de fer.
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.
Aussi, quelle pâleur ! La cendre est sur leur joue. »

in Les Contemplations (1856)

Nâzim Hikmet (1901-1963)

C'est une des plus grandes figures de la littérature turque moderne, et le prototype parfait du poète engagé. Petit-fils de pacha, étudiant à Moscou, naturalisé polonais, mais surtout :

« *Moi un homme
moi Nâzim Hikmet poète turc moi
ferveur des pieds à la tête
des pieds à la tête combat
rien qu'espoir, moi.* »

Né à Salonique en 1901 dans une famille aisée, cultivée et libérale, Nâzim Hikmet "exerce le métier de poète" depuis sa 14^{ème} année. Très vite, il se démarque de son époque par l'usage du vers libre et un discours de portée internationale.

Du fait de son engagement politique, communiste "romantique", il a passé plus de 17 ans en prison entre 1924 et 1951, notamment condamné à une très longue peine pour avoir incité à travers ses poèmes ("L'Épopée du cheikh Bedrettin") l'armée turque à se révolter ! Amnistié après une grève de la faim et grâce à un comité de soutien comprenant Picasso et Sartre, il échappera à 2 tentatives d'assassinat. Il s'enfuit de Turquie et est accueilli à Moscou, d'où il voyagera beaucoup à travers le monde pour défendre ses idées et ses espoirs.



Nâzim Hikmet meurt en 1963 à Moscou. Ses poèmes seront publiés en Turquie après 28 ans d'interdiction, mais il faudra attendre 2009 pour qu'il soit réhabilité, et que la nationalité turque lui soit enfin rendue.

Ce n'est pas pour rien qu'il a baptisé la poésie "le plus sanglant des arts".

Là où Hugo écrit encore pour une élite éclairée, dans le contexte républicain de 48 anéanti par le coup d'état du 2 décembre 1851, Eugène Pottier, lui, atteint une diffusion internationale avec l'hymne du même nom. Plus inattendu, le poète peut mobiliser la poésie pour un cours d'économie politique entre esthétisme et satire :

« *De tous les droits que l'homme exerce
Le plus légitime au total
C'est la liberté du commerce
La liberté du Capital
La loi c'est "l'offre et la demande"
Seule morale à professer
Pourvu qu'on achète et qu'on vende
Laissez faire, laissez passer !*

*Et que rien ne vous épouvante
Car y glissât-il du poison
Si le marchand triple sa vente
Il prouve net qu'il a raison
Que ce soit morphine ou moutarde
Truc chimique à manigancer
C'est l'acheteur que ça regarde
Laissez faire, laissez passer !*

*Les travailleurs ont des colères
Dont un savant n'est pas touché
Il faut bien couper les salaires
Pour arriver au bon marché
Par un rabais de deux sous l'heure
Des millions vont s'encaisser
Et puis croyez-vous qu'on en meure
Laissez faire, laissez passer !*

*Pour le bien des corps et des âmes
Doublons les heures de travail
Venez enfants filles et femmes
La fabrique est un grand bercail
Négligez marmots et ménage
Ca presse pour vous prëlâsser
Vous aurez des mois de chômage
Laissez faire, laissez passer !*

*L'étranger à l'article en vogue
Trouve un rapide écoulement
N'écoutez pas ce démagogue
Qui nous prédit l'engorgement
Il faut bravant ces balourdises
En fabriquant à tout casser
L'inonder de nos marchandises
Laissez faire, laissez passer !*

*Qu'on accapare la denrée
Qu'on brûle greniers magasins
Que pour régler des droits d'entrée
On se bombarde entre voisins
Que le faible soit la victime
Bonne à tromper piller sucer
L'économie a pour maxime
Laissez faire, laissez passer ! »*

L'économie politique (Juillet 1880)

Si Eugène Pottier nous amène à la chanson, il pose une question particulière : les hymnes sont-ils de la poésie ? Interrogation à laquelle nous nous garderons bien de répondre, mais remarquons tout de même quelque chose : le texte des hymnes n'est pas abordé de la même manière lorsqu'il est en vers, comme le montre *La Marseillaise* et les vers polémiques concernant le « *sang impur (qui) abreuve nos sillons* ». L'exemple de la Marseillaise soulève la capacité de la poésie chantée à être populaire. Ainsi, le poète Béranger (1780-1850) fait-il parler la poudre des mots autour de la Révolution de 1830, ses vers imprégnant littéralement les barricades des insurgés parisiens.

Aujourd'hui, ce serait plutôt l'inverse : les jeunes, par exemple, revendiquent leur droit à n'écouter que la mélodie des chansons, les textes étant relégués à une sorte de support oral.

Il semble donc bien que ce soit un des rôles de la poésie que d'évoquer, et de façon bien particulière, la réalité sociale, afin de faire acte de dénonciation au sens propre du terme.

Le poète se revendique à la fois le chantre des miséreux, de ceux dont on ne parle pas, mais aussi, par sa misère, d'être le lettré qui vit au milieu d'eux, ce qui lui confère un rôle particulier dans la société.

Ce qu'il y a d'intéressant dans l'exemple qui suit, c'est la revendication de l'artiste engagé non comme témoin ou comme porte-parole à la Hugo mais en tant qu'acteur de la révolte :

« Ce n'est pas le pilier du bagne,
C'est l'honnête homme dont la main
Par la plume ou le marteau
Gagne en suant son morceau de pain.
C'est le père enfin qui travaille
Des jours et quelquefois les nuits.
C'est la canaille !
Eh bien ! J'en suis !

C'est l'artiste, c'est le bohème
Qui sans souffler rime rêveur,
Un sonnet à celle qu'il aime
Trompant l'estomac par le cœur.
C'est à crédit qu'il fait ripaille
Qu'il loge et qu'il a des habits.
C'est la canaille !
Eh bien ! J'en suis ! »

extraits de *La canaille*, d'Alexis Bouvier (1865)



Vignette de "Le Cri du Peuple", de Tardi et Vautrin (Casterman 2001)

Loin de toutes ces tentatives (ici fort rapides) de classer la poésie en une typologie forcément réductrice, le poète Benjamin Péret signe en février 1945 un texte-manifeste, *Le déshonneur des poètes*, dans lequel il dénie le droit de définir ce que serait ou ne serait pas l'acte de création poétique, et dont nous extrayons quelques lignes :

« Le poète n'a pas à entretenir chez autrui une illusoire espérance humaine ou céleste, ni à désarmer les esprits en leur insufflant une confiance sans limite en un père ou un chef contre qui toute critique devient sacrilège. Tout au contraire, c'est à lui de prononcer les paroles toujours sacrilèges et les blasphèmes permanents. Le poète doit d'abord prendre conscience de sa nature et de sa place dans le monde. Inventeur pour qui la découverte n'est que le moyen d'atteindre une nouvelle découverte, il doit combattre sans relâche les dieux paralysants acharnés à maintenir l'homme dans sa servitude à l'égard des puissances sociales et de la divinité qui se complètent mutuellement. Il sera donc révolutionnaire, mais non de ceux qui s'opposent au tyran d'aujourd'hui, néfaste à leurs yeux parce qu'il dessert leurs intérêts, pour vanter l'excellence de l'opresseur de demain dont ils se sont déjà constitués les serviteurs. Non, le poète lutte contre toute oppression : celle de l'homme par l'homme d'abord et l'oppression de sa pensée par les dogmes religieux, philosophiques ou sociaux. Il combat pour que l'homme atteigne une connaissance à jamais perfectible de lui-même et de l'univers. Il ne s'ensuit pas qu'il désire mettre la poésie au service d'une action politique, même révolutionnaire. Mais sa qualité de poète en fait un révolutionnaire qui doit combattre sur tous les terrains : celui de la poésie par les moyens propres à celle-ci et sur le terrain de l'action sociale sans jamais confondre les deux champs d'action sous peine de rétablir la confusion qu'il s'agit de dissiper et, par suite, de cesser d'être poète, c'est-à-dire révolutionnaire. »

Laurent Bihl ■

La Poésie comme culture de l'insoumission, voilà du bois à fendre avec jubilation.

Le nœud qui lie ces deux termes est ancestral et plus encore avec le poète : n'est-il pas le seul des taquineurs de muses à n'être pas assujéti à l'obligation d'œuvrer. Première insoumission à l'impératif social de production. Un peintre peut-il ne pas s'attacher à ses pinceaux, un compositeur à ses airs, grands ou petits, un sculpteur à ses formes ? Jamais ! Un poète n'est aucunement capturé -

bien que captivé - par l'exigence du poème: la poésie l'habite, cela suffit, pour lui-même assurément mais aussi socialement car pour le commun, la *vox populi* l'attitude poétique y pourvoit, le poète a ce statut : il habite les nuées, tout comme le philosophe et n'est qu'un empailleur de lunes. Cette liberté, il la paye au prix fort, celui du ban, de la déconsidération, de "l'innocence", cette insoumission à la réalité... et toujours l'esprit en bataille avec un coup d'épée dans l'eau encore dans le fourreau.

Il faut y voir une condition structurelle du poétique dans le champ artistique : elle est constitutive à tout art et encore au delà, une structure de l'imaginaire de l'homme, quelque chose qui nous est à tous commun, en partage quand bien même on le bâillonne, le méprise. Ainsi son labeur se retrouve-t-il dans un très large spectre et l'impératif de création n'est que second : se disperser, œuvrer dans le confus est sa tasse de thé, si à l'aise dans la procrastination. C'est sa liberté, être dans l'air du temps cependant si capture il n'y a, captif il demeure, le poème toujours en tête, tel la carotte ou le bâton. S'exclure du champ/chant de la réalisation, son désengagement par rapport à la matérialité de l'œuvre doit-il encaîner le poète dans le virtuel, l'uniquement potentiel ? Etre effectivement partout mais ne demeurer nulle part. Son art du lien ne le lie alors à rien. Enfermé dans sa *tenance* comme dans une tour d'ivoire il se tient où rien ne tient, dans le suspens : cette liberté confine à la verve infime du silence. Que devient la parole, matière du poète ?

Pour sortir de cette aporie il importe de ne définir cette insoumission certes première, que comme relative car elle est subie, elle est de l'ordre du *pathos*, y demeurer relève du pathétique : le poète n'étant que le poème du mutisme, n'est-ce pas confondre l'acte et l'être ? Elle n'est qu'un archaïsme, une réponse primitive. Un rebond : cette liberté se doit être un terreau, un loess, non un désert de sable, elle est étape non butée. Il faut la prendre à rebrousse-poil, la travailler en creux. Cette concavité, qu'est-elle ? Qu'en est-il de ses racines, de son fondement ? Voir donc l'insoumission poétique comme un effet, non comme une cause. C'est cette dernière qui nous importe: ici se trouve l'origine du mouvement. Elle se situe, en reflet, dans l'engagement dans le poétique: il y a champ/chant investi. Toute poésie est poésie engagée, originellement. L'insoumission y gagne en profondeur.

Cette orientation a un but : quand on parle de poésie engagée, sa nature n'a d'intérêt qu'au rebond, ce qui nous importe présentement c'est son *topos*, son là, sa position et

les nœuds qu'elle entretient pour la maintenir. Donc, il nous faut creuser ici le trou où planter notre arbre ou/et enterrer notre fortune.

Le premier sens d'engagement donne du vent à notre moulin, celui de mettre en gage. Il y a là comme une garantie donnée, une signature posée, un don de soi: le poète se donne en gage à la poésie avant même toute souscription à quelque projet, tout élan.

Cependant, une deuxième approche de ce terme se développe dans l'arène du conflit et de l'opposition, ce qui nous ramène à l'insoumission par le biais des schèmes dans lequel la poésie rue. Le poète, en tant qu'élaborateur d'images, par la figure transfigurateur du monde, immédiatement est confronté à différentes contextures telle l'utilisation du poétique comme méthodologie : quand la poésie est investie, prise comme une machinerie langagière, considérée uniquement sous son aspect cosmétique, réduite à une structuration de l'apparaître de la parole, est-elle à sa place ? Lorsque la fameuse rime et la précieuse métrique l'enserrent, existe-t-elle encore ? Elle peut bien sûr survivre dans ces conditions extrêmes, ces rigueurs excessives et même y trouver matière, l'histoire littéraire le prouve mais elle a bon dos et ne lui fait-on pas porter des facilités qui ne lui sont pas propres. Aussi limiter la poésie au poétique, surtout à sa représentation commune, fait d'elle juste une manière, rien de plus – ne retenir du geste que l'instrument qu'il y a au bout – et pousser son instrumentalisation jusqu'à ce qu'elle ne soit que tournure, support maniéré d'une information, tend à la dépouiller de toute finalité, de toute portée, de tout projet, toute résonance sociale et humaine également : elle n'est plus alors ni nécessaire, ni suffisante puisqu'elle se borne à un rôle de présentoir. La voilà qui passe sous les fourches caudines d'un prosaïsme omnipotent qui a fait d'elle un truc, seulement.

Pourtant, ne voir en elle qu'un moyen, ne serait-ce pas confondre la forme et le fond. Cette confusion a un sens et ce réductionnisme fait partie d'un ensemble plus vaste où l'art se doit d'être voué uniquement au divertissement et à la marchandisation. Rétive la poésie demeure, même dans ce qui la contraint. Elle est besogne, méthode, pas un artifice, nouant l'ici à ses ailleurs, donnant ainsi le là, évitant le chant jusqu'à la moisson, fautant par le chiffre

juste, travaillant par coupures et coutures les mots jusqu'au phrasé, fouillant au fond du particulier quelques échos de l'universel, pétrissant le manifeste à l'immanifeste et de la combinaison infinie des possibles par la figure poétique jouant vis-à-vis du monde et de l'époque comme étant ce qui est déjà là un tour à sa façon, un engagement gambit, une culture du soulèvement, retrouver à la surface des mots un fond rebelle, frondeur, insubordonné.

Là encore insoumission.

Toujours.

Frédéric Adam ■

« *Tes bouvreuils ne se cachent
Ils se tiennent
Comme à portée
Un soleil en pavois
Une dentelle à l'envolée*

*Les terrasses sont
Leurs bibles et leurs bâtis
Ils y rassemblent le moindre
Une heure passée ensemble
Une branche laissée au vent*

*Un coin fleuri à l'oeil ouvert
Ils se gardent des lignes
Allant de ci de là
L'aile trompette et le plastron écarlate
Au bec une musique en syncope*

*Allégeant l'air
Des pierres lancées, des ruses fourrées
Ils se jettent et ricochent
A nos oreilles
Un pépiement du merveilleux*

*Ils n'ont de banquet
Que tu libères des livres
Une page tournée
A l'obligeance défilée
Le fol fil des appels lus*

*Un cerf-volant suggéré
Plus timoré encore
Chante au loin
Dans l'effort bariolé
De la soie et du lien. »*

Tes bouvreuils, de Frédéric Adam (2012)

CONFÉRENCES / DÉBATS



L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Les conférences-visites-débats du cycle "Les dimanches au musée" se déroulent au **Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis** 22^{bis}, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

